



Présence et absence de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain dans ses traductions

Houria Daoud-Brikci

Volume 9, numéro 2, 2e semestre 1996

Parcours de traduction
Pathways of Translation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037257ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/037257ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)
1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daoud-Brikci, H. (1996). Présence et absence de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain dans ses traductions. *TTR*, 9(2), 13–46.
<https://doi.org/10.7202/037257ar>

Résumé de l'article

Présence et absence de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain dans ses traductions — Le présent article, qui se situe dans une perspective historique, décrit l'itinéraire exceptionnel d'une oeuvre canonique rédigée en arabe en pleine Renaissance et traduite depuis et jusqu'en 1956, avec une réédition en 1981, dans la plupart des langues européennes, dont le latin. Il aborde l'évolution de ces traductions d'un point de vue à la fois synchronique et diachronique et dévoile le phénomène du choc des cultures à travers la pénétration de la *Description* dans les sociétés européennes. Grâce à l'herméneutique paratextuelle, les configurations épistémologiques, les renversements génériques, la cryptographie militaire, diplomatique, universitaire et ecclésiastique et littéraire sont analysés comme autant de repères dans les manipulations de la *Description*. En réalité, ce sont autant de politiques intermédiaires pour déjouer la rencontre, rêvée par l'auteur, de l'Orient avec l'Occident.

Présence et absence de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain dans ses traductions

Houria Daoud-Brikci

Introduction

Cet article, qui s'inspire d'une recherche en cours sur les configurations épistémologiques multiples qui ont influé sur les diverses traductions de la *Description de l'Afrique* de la Renaissance à nos jours, et celles, souvent les mêmes, que ces traductions ont infléchies à leur tour, est un aperçu global de l'évolution de ces traductions, leurs rééditions et adaptations. La perspective est historique, à la fois synchronique et diachronique. Notre propre choix épistémologique se situe dans la tentative de dévoiler le phénomène traductionnel et éditorial d'une œuvre qui s'inscrit dans le répertoire des phénomènes culturels et du choc des cultures. Nous réagissons à l'herméneutique des cultures du tiers-monde telle qu'elle est exercée par le pouvoir traductionnel et éditorial des discours hégémoniques eurocentristes. Nous essayerons de montrer comment les traducteurs et les éditeurs sacrifient les ambitions littéraires au profit des ambitions idéologiques, renversant les choix épistémologiques de l'auteur, s'appuyant sur la cryptographie ecclésiastique, militaire, diplomatique et universitaire, tout en s'inspirant des courants littéraires mis en place comme relais de la propagande idéologique. Nous verrons également comment les systèmes et les valeurs culturels de l'Afrique ne seront ici jamais perçus, transmis et accueillis comme ils sont,

mais comme les laissent voir les constellations imaginaires et fantasmatiques des traducteurs et des éditeurs, ainsi que l'a très justement perçu O. Zhiri (1991, pp. 25, 223, 225) dans un remarquable ouvrage sur Léon l'Africain, qui s'inscrit dans des travaux d'Humanisme et Renaissance¹.

Il nous a paru superflu pour les besoins de cette présentation de la *Description* et de Léon, et en l'absence du manuscrit original en arabe, déclaré défaillant, de nous attarder sur la littéralité et la traduisibilité des textes maintes fois manipulés de la *Description*. En fait, nous ne nous intéressons ici qu'au paratexte tel que Genette le définit : « Titre, sous-titre, intertitres, préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos [...] notes marginales, infrapaginales, terminales, épigraphes, illustrations, jaquette » (1982, p. 9). Ici, il nous faut ajouter les dédicaces à des princes et seigneurs puissants, les allocutions de commanditaires riches et influents, les index, les cartes, les frontispices, les manchettes, les portulans, les vignettes, les cartes et les planches de peintres célèbres. C'est ce paratexte qui finalement est le point de repère de l'évolution de l'œuvre à travers les siècles, de sa pénétration dans les sociétés européennes et de sa survie en tant que texte. L'herméneutique paratextuelle nous permet aussi de saisir la praxis exercée sur le lecteur par les traducteurs et les éditeurs. Comme le note Bourdieu (1982, pp. 9 et 197), le lecteur est mis en garde par la mise en forme d'un discours autorisé destiné à être cru et obéi, une manière de l'empêcher de juger par lui-même.

Nous procéderons de la manière suivante : une brève présentation de Léon et de la *Description*; puis un aperçu synchronique de la perception et réception de l'œuvre dans les sociétés européennes; enfin, l'analyse diachronique des traductions, rééditions et adaptations de la *Description*. Nous emprunterons pour les 16^e et 17^e

1. Voir le chapitre de 90 pages que Zhiri consacre à « Éditions, traductions, trahisons ». Si nous lui empruntons massivement pour la Renaissance, c'est que son travail repose sur des œuvres latines et italiennes de l'époque qui nous sont inaccessibles.

siècles à l'ouvrage de Zhiri (1991). Le 18^e siècle montrera comment la *Description*, genre canonique, est réintégrée dans les sociétés européennes sous forme trivialisée de vaudevilles des *Mille et une Nuits, contes arabes* (1928), traduit de l'anonyme *Alf laylah wa-laylah* par Antoine Galland en 1704. Le 19^e siècle verra les traductions française et anglaise s'opposer pour des raisons hautement politiques. Le 20^e siècle, enfin, sera illustré par une traduction économico-politique essentiellement liée à la littérature coloniale entre les deux guerres.

De l'auteur de la *Description de l'Afrique*

La *Description* est l'œuvre d'un Arabe du nom de Hassan Ben Mohammed el-Wezzân ez-Zayyâtî, né dans la splendide Grenade andalouse à une date indéterminée entre 1489 et 1495. Réfugié à Fès, au Maroc, après la chute de Grenade et l'avènement des Rois Catholiques, il y fait des études classiques² et très jeune entreprend de grands voyages comme chargé de missions politiques et commerciales. Il parcourt alors l'Afrique, Constantinople, la Babylonie, les trois Arabies, l'Arménie et une partie de la Tartarie. Il mentionne dans son ouvrage des voyages en Europe. Au cours

-
2. À l'Université des Qarawiyyine, célèbre dans tout l'Islam depuis le IX^e s., chef-d'œuvre de l'art hispano-mauresque, « demeure de la foi, de la science et de la sagesse [...] [qui] a attiré depuis sa fondation les plus grands penseurs de l'Islam : Ibn Khaldoun, Aben-Zohar, Averroès [Ibn Roshd], d'autres encore... » (Benoist-Méchin, 1978, p. 157). Selon A. Épaulard dans la préface à sa traduction de la *Description* (Léon l'Africain, 1956, p. vii), cette université aura fait de Léon un simple « lettré » ou un « *taleb* », c'est-à-dire un « étudiant comme nous en voyons tant au Maroc », qui n'aura reçu qu'un enseignement religieux. À la page x, Épaulard s'étonne « de l'exactitude de certains détails donnés par Léon, de la justesse de vues d'un observateur qui *malgré sa formation*, était doué d'un esprit réellement moderne. » [C'est nous qui soulignons.] L'éducation de Léon semble avoir posé quelque inquiétude aux Européens. Voir à la page 55 ce que le D^r Brown, éditeur anglais de la *Description* (Leo Africanus, 1846, 1896), dit à ce sujet.

d'une escale dans l'île de Djerba, en Tunisie, comme Ulysse, il est capturé par des corsaires siciliens³. En raison de son brillant intellect, ses savoirs encyclopédiques, mais surtout grâce à la *Description*, manuscrit « déjà écrit [...] qu'il portait avec lui⁴ », il est offert comme esclave au pape Jean Léon X. À Rome, sa grande liberté d'esprit, sa tolérance, sa générosité et ses valeurs universalistes lui valent d'être baptisé sous le nom de Jean Léon de Médicis d'après son protecteur, d'être libéré, de fréquenter le monde des lettrés et d'enseigner plus tard l'arabe à Bologne. La postérité ne retiendra que son nom chrétien, tandis que l'œuvre, après lui avoir sauvé la vie, lui donne un patronyme. Si le concept de l'identité fait dire à Steiner dans *Réelles présences : les arts du sens* (1991, p. 63) que « dans la dispersion, l'œuvre devient la patrie », Zhiri (1991, p. 50) estime que l'œuvre « fixe [Léon] et le nomme plus qu'un pays ou une foi.⁵ » Personne ne sait ce qu'est devenu Léon après 1550

-
3. Vers 1518. Dès le début du 15^e siècle, les côtes maghrébines étaient harcelées par les Italiens, les Espagnols et les Portugais, qui disputaient aux Turcs l'hégémonie politique et économique en Méditerranée. Mais c'est surtout l'islam, ébranlant le monde des côtes marocaines aux rives de l'Indus dès le 8^e siècle, paralysant l'Europe en pénétrant dans les Pyrénées, prenant Constantinople, régénérant le Maghreb, occupant Lépante pendant deux siècles et assiégeant Vienne, qui rendra Léon, jusqu'à nos jours, un infâme suspect aux yeux des Européens, même après qu'il fut catéchisé puis baptisé à Saint-Pierre de Rome en 1520. De plus, la débâcle de la flotte de Charles Quint en 1541 dans la rade d'Alger n'était pas propre à améliorer l'image de marque de Léon.
 4. Selon Jean-Baptiste Ramusio, le premier traducteur de Léon en 1550. Cette hypothèse a été défendue jusqu'au 19^e siècle quand Louis Massignon, un orientaliste et islamologue célèbre, pourtant connu pour son honnêteté intellectuelle, déclare que le manuscrit en arabe n'a jamais existé. A. Épaillard souscrit à l'opinion de Massignon sans autre précision. Les internautes pourront aussi lire que l'œuvre a été inspirée à Léon par le pape Jean Léon de Médicis en personne.
 5. Il est intéressant de remarquer ici que la problématique de l'identité se pose souvent pour les Européens en termes de *topos* ou de *locus*. Chez les Arabes, elle tourne autour de l'anthroponyme. Il arrive qu'en

ou 1554, dates auxquelles on a prétendu qu'il était mort à Rome. On dit aussi qu'il est retourné à Fès. Mais on a également cru le voir en Tunisie⁶.

De la *Description de l'Afrique*

Écrite en arabe et achevée en 1525, la *Description* est connue et étudiée dès 1529 par quelques initiés. Dans une traduction en italien faite par Léon lui-même, qualifiée de « jargon » par A. Épaulard, traducteur de la *Description* (Léon l'Africain, 1956, p. vi), l'œuvre a connu une fortune hors du commun pendant près de cinq siècles, la dernière traduction datant de 1956, avec une réédition en 1980. Bien plus qu'un essai basé sur les relations de voyage ou sur la géographie de l'Afrique, elle expose le vécu historique, culturel, social et économique, religieux, anthropologique et civilisationnel en Afrique et plus particulièrement sa formulation au Maghreb. La *Description* présente en outre des analogies fascinantes avec la chronologie évolutive des concepts fondateurs de l'Antiquité moyen-orientale, celle de la Méditerranée qui lui est postérieure, le Moyen Âge de cette même sphère et les temps frondeurs circonscrits en Afrique du Nord au 16^e siècle. C'est une œuvre dans le genre canonique de la cosmographie dont Venise était le centre de rayonnement. C'était à l'époque le seul ouvrage d'envergure venu rivaliser avec les préceptes de la « découverte » de l'Amérique. Le but de Léon était de faire connaître et comprendre aux lecteurs européens, dans une

l'absence du patronyme, le prénom soit accompagné du nom du lieu de naissance, qui lui se confond avec la notion de patrie. Si « l'Africain » constitue pour Léon à la fois le patronyme, la patrie, le titre et le lieu de l'œuvre, il n'en demeure pas moins qu'il ne sera jamais donné à Léon, à une exception près, son nom arabe, pas plus qu'une patrie et une religion proprement dites. Il sera à tour de rôle grenadin, espagnol, fassi, africain, berbère et toscan. Sur l'internet, l'euphémisme « andalou » finit par dissimuler discrètement toute connotation avec arabe et musulman.

6. Il existerait une ruelle portant le nom d'ez-Zayyâti dans la ville de Tlemcen, à l'ouest d'Alger, près de la frontière marocaine.

langue véhiculaire internationale, un continent et une géographie physique et humaine jusque-là mal connus, sauver un continent de l'oubli et briser le déni d'historicité qui le frappait⁷. Bref, créer un pont entre l'Europe et l'Afrique délaissée au profit de l'Amérique⁸; se situer et situer la *Description* dans la mouvance bouillonnante de la Renaissance. Son choix épistémologique s'est arrêté à l'Afrique arabo-berbère et musulmane, ainsi qu'à une quinzaine de pays noirs touchés par l'islam.

La première barrière au transfert culturel fut l'innovation. Outre une toponymie nouvelle, différente de celle héritée du savoir gréco-latin, et une onomastique arabe italianisée, la *Description* comporte une petite prosopographie politique et religieuse, en plus de légendes et d'anecdotes personnelles. À l'époque, la cosmographie était en vogue mais reposait depuis Ptolémée et Plin sur la géographie de cabinet et la cartographie. Or, il s'agit d'un précis d'une haute spécialisation sur l'exploration sur le terrain, et aussi d'une écriture du souvenir et de la mémoire où le pragmatisme est aussi flagrant que l'autobiographie. Le résultat est une œuvre didactique mais agréable à lire, simple et émouvante, Léon mêlant l'objectif au subjectif, expliquant et s'expliquant tout à la fois. En Europe, on n'a pas voulu comprendre les conditions particulières dans lesquelles Léon a traduit la *Description*, gommant ses origines, italianisant tout au passage pour en faciliter la lecture, hésitant entre l'arabe et l'italien, l'islam et le christianisme, le personnel et le général, la science et la littérature, la diplomatie et le commerce, la rigueur intellectuelle et le superficiel grivois. Pourtant, Léon ne se voulait-il pas une conscience non individualisée pour transmettre son message

7. Voir à ce sujet François de Medeiros (1985) et Jacques Le Goff (1977).

8. Comme le signale Zhiri (1991), depuis la chute de Grenade et le déclin de la civilisation arabe en Andalousie en 1492, date également de la « découverte » de l'Amérique par les Européens, les ports européens d'Anvers, d'Hambourg, de Londres, de Lisbonne, de Cadix et surtout de Séville regardent tous vers l'Amérique au détriment de la Méditerranée.

africain? L'aperçu synchronique de la réception de l'œuvre justifiera d'emblée les prétextes au paratexte.

Perception de l'auteur et de la *Description* en Europe

Que reproche-t-on au juste à Hassan/Léon? Sa présence dans l'œuvre dérange, gêne et ennue. Comment peut-il raconter et se raconter? Comment ose-t-il défier le savoir gréco-latin en faisant de l'exploration l'illustration même de l'œuvre? Comment peut-il ignorer le savoir européen sur l'Afrique? Léon fournit des dates selon le calendrier de l'hégire⁹ et de rares fois seulement selon le calendrier julien, puis le calendrier grégorien¹⁰. Les confusions et inexactitudes engendrées gênent le suivi de la chronologie historique. La terminologie berbère et arabe italianisée est venue compliquer l'œuvre et remettre en question la terminologie établie par les Anciens. Pis encore, Léon nomme tous les habitants de l'Afrique « Africains », offrant une vision unitaire de cette partie de l'Afrique¹¹. Il ne fait pas de différences anthropologiques entre les

9. Calendrier établi en 622, date de l'exil du prophète Mohammed (570-632) de La Mecque à Médine. Le terme français « hégire » est emprunté à l'arabe *hijra*, qui signifie précisément « exil ».

10. En fait, Léon n'est que subsidiairement responsable des confusions induites par les dates qu'il propose aux Européens. À l'époque incriminée, la non-uniformité des calendriers européens posaient de sérieux problèmes de chronologie. La réforme du calendrier julien (qui remonte à Jules César) par le pape Grégoire XIII (1502-1585) était en plein débat. En 1582, le calendrier grégorien, l'actuel calendrier des Chrétiens, d'usage universel, est finalement établi. La situation est d'autant plus complexe que les deux pays qui nous intéressent ici l'ont adopté à des dates différentes : 1582 en France et 1752 en Angleterre.

11. F. de Medeiros (1985, pp. 23-33) précise que les Européens avaient dès l'Antiquité, en 149 avant J.-C., établi un système géographique et ethnique entre d'une part l'ancienne Carthage, « fille de Rome », désormais la « provincia africa » appelée *Africa* de façon elliptique. Le

Berbères, censément romanisés et chrétiens, et les Arabes, conquérants des lieux depuis déjà neuf siècles. Il n'a pas décrit la majorité des pays noirs et pas assez l'Égypte, qui jouait un rôle immense dans l'imaginaire des Européens du Moyen Âge et de la Renaissance. L'invasion de la Barbarie par les Turcs est sommaire et Léon garde le silence sur le problème des renégats et des captifs chrétiens qui croupissaient dans les bagnes d'Alger¹². Léon est trop flatteur vis-à-vis de ses compatriotes et leur attribue des qualités qu'ils ne méritent pas. Enfin, il raconte de mémoire et d'après des récits de seconde main. Il est fantaisiste et parfois menteur. Cependant, nul ne parle ouvertement des vastes enjeux géopolitiques et stratégiques de la *Description*.

Tout d'abord, il n'y a jamais eu de questionnement sur le texte, traducteurs et écrivains ne s'étant intéressés qu'à son rôle et à son utilité. Mais personne n'était dupe, pas même Léon : la géographie a toujours servi de prétexte pour faire la guerre (Lacoste, 1990). Léon a décrit des villes comme objets réels du monde et comme lieux de rapprochement culturel, elles sont vite devenues objets d'études et de convoitises à partir desquels se sont construites des stratégies pour de futures conquêtes. Léon était sans doute conscient que

terme en est venu à signifier d'une part toute l'Afrique du Nord, blanche, romaine et, d'autre part, l'ancienne *Æthiopia* ou l'Afrique noire. Léon présentait en outre les Africains blancs et les Africains noirs comme provenant « à peu près de la même souche ». Ils descendraient de Cus, Cham et Noé (Léon l'Africain, 1956, p. 12).

12. Ce silence est sans doute motivé par des raisons politiques. Les renégats étaient d'anciens chrétiens d'Europe convertis à l'islam, qui s'étaient mis au service de la Sublime Porte de Constantinople. Ils s'étaient retrouvés janissaires ou à des postes de commandement, pour certains d'entre eux, comme « rois d'Alger ». D'autres s'étaient faits corsaires au service des beys d'Alger, arraisonnant des bateaux européens et capturant leurs passagers chrétiens. Ceux-ci étaient emprisonnés dans les bagnes d'Alger jusqu'à ce que le prix de la rançon vint les racheter. Pour la chrétienté, ce type de conversion et la prise d'otages des chrétiens étaient un fléau qu'il fallait éradiquer.

la reconnaissance du continent africain était au prix de ce renversement épistémologique. Lui-même payera par le détournement de ses choix éditoriaux : sa traduction de la *Description* ne sera jamais publiée comme il le souhaitait, avec un certain nombre de textes d'accompagnement qui devaient la compléter et l'éclairer¹³. Comme le manuscrit en arabe, ces œuvres disparaîtront, à l'exception de la *Description* et du *Libellus de viris quibusdam illustribus apud arabes*. Le texte de la *Description* et la portée de la traduction s'en trouvent donc diminués. Commence alors un travail chirurgical sur la *Description* qui va altérer sa réception par le public et retarder la rencontre culturelle dont rêvait Léon.

L'excision, terme emprunté à Genette (1982), était destinée à expurger ce qui pouvait bouleverser le monde de la cosmographie grâce à un savant dont on hésite à préciser la nationalité et surtout à admettre la religion honnie, à un moment où l'Europe prenait en main la destinée du Monde et le « traduisait » déjà selon ses propres

-
13. Il s'agit d'un *Abrégé de chroniques mahométanes* sur les hérésies et les sectes de l'islam, ses lois, sa foi ; une collection d'épithètes compilées à Fès ; la biographie de trente philosophes, astrologues et médecins arabes, musulmans et juifs traduite en latin par Léon lui-même en 1527 sous le titre *Libellus de viris quibusdam illustribus apud arabes* (Leo Africanus, 1664, 1817) ; une rhétorique et une grammaire arabes ; un ouvrage biographique traduit en latin et un dictionnaire arabe-latin-hébreu. Seule la partie arabe de ce dernier se trouve aujourd'hui à l'Escurial, en Espagne. Dans le *Catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial* (Paris, H. Derembourg, 1884, I, 410), le manuscrit de Léon figure sous le numéro 598 (*Encyclopédie de l'Islam*, 1936, p. 23). Ces ouvrages auraient brûlé dans l'incendie qui a ravagé la Bibliothèque de Ramusio. La date n'est pas précisée. L'*Encyclopédie de l'Islam* (1986, p. 728) signale que, d'après Angela Codazzi, Léon a laissé un traité de métrique intitulé *Il trato dell'arte metrica* (réf. : « Studi orientalistici in onore de Giorgio Della Vida », Rome, 1956, I, pp. 180-198).

critères¹⁴. Il y avait aussi ce qui pouvait politiquement déranger le consensus des intérêts stratégiques concernant la Méditerranée et sur lesquels les nations européennes s'étaient difficilement entendues. Amputée, privée d'autonomie par un paratexte doxologique et persuasif, que nous verrons dans la diachronie, la *Description* s'est vite retrouvée assiégée, puis annexée et finalement, selon les différentes langues dans lesquelles elle a été traduite, naturalisée à tour de rôle italienne, française, latine, belge, néerlandaise, anglaise et allemande. Le paratexte, l'accompagnant tout en étant contre elle et en se nourrissant d'elle, est le type même du commentaire parasite décrié par Steiner (1991, p. 61). Souvent dépourvu de courtoisie, il exile la *Description* sans toutefois réussir à lui ôter sa présence. Sauf que ce n'est plus la *Description* mais le paratexte qui établit les règles du jeu de la rencontre de l'Orient avec l'Occident. C'est lui aussi qui contingente la perception et la réception que doivent en faire les Européens. Le texte passe à la forge sous les yeux mêmes du lecteur, qui ne retiendra qu'une parodie polémique, vu la superposition des deux discours. Plus que jamais, dans sa version et sa réédition du 20^e siècle, la *Description* donne l'impression d'une peau de chagrin ou d'un palimpseste gratté plusieurs fois et sur lequel le traducteur Alexis Épaulard a réécrit avec le trope de l'ironie, de l'abus et de la brutalité, dans un fond et une forme d'expression intérieures, jugeant Léon et son œuvre selon des critères contemporains¹⁵. De la Renaissance à nos jours, le paratexte des

14. Zhiri (1991, p. 27) écrit à ce propos que « Léon l'Africain est l'un des derniers maillons avant que s'inverse le chemin des influences [...]. Historiquement, [son] œuvre est une des dernières grandes contributions de la culture arabe et musulmane au savoir européen [...] [avant que] l'Islam se mette à l'école de l'Europe. » Dans les encyclopédies de l'Islam, il est précisé que les œuvres de Léon « ont fourni à l'Occident les premiers matériaux d'une histoire de l'Islam » (1936, pp. 22-23) encore cités par les historiens et les géographes (1986, p. 729).

15. Nous avons abordé cet aspect de l'histoire des traductions de la *Description*. Voir Daoud-Brikci, H. (1996).

traductions de la *Description* suit des modèles que l'étude diachronique va tenter de décrire.

Diachronie et traitement réservé à la *Description*

Au 16^e siècle, nous avons cinq traductions majeures de la *Description*, une italienne, une française, une belge, une hollandaise et une latine. Dans la première retraduction en italien de la *Description* en 1550 (Venise, Giunti) qui connaîtra à elle seule six rééditions (1554, 1563, 1588, 1606, 1613. Turin, Einaudi, 1978), Jean-Baptiste Ramusio, savant rompu à la science de la cosmographie et secrétaire du Conseil des Dix¹⁶, autant dire un redoutable pouvoir exécutif, adresse une célèbre dédicace au Seigneur Jérôme Fracastor, qui présidait alors aux destinées de la République de Venise. Elle sera reproduite dans toutes les traductions européennes de la *Description*, de la Renaissance à nos jours. Ramusio s'adresse également aux autres princes responsables de la société. Toutefois, il ne montre aucune sympathie pour Léon, à qui il réserve quelques lignes lapidaires. Mais il manifeste pour le contenu de l'œuvre un enthousiasme fébrile: pour lui, une nouvelle ère était entamée dans la discipline, de même qu'un nouveau jalon était placé sur l'échiquier politique. Il présente la *Description* dans un recueil de récits de voyage intitulé *Della navigationi e viaggi*, publié par Giunti, à Venise, mais lui donne la primauté dans le titre et dans le recueil. Ce n'est qu'après – et seulement après – qu'il la fera suivre de textes d'auteurs anciens. Ainsi, il annonce son propre choix épistémologique : ne pas trop vanter l'exploration, mais la proposer comme méthode logique pour l'établissement de données géographiques. Pour prouver qu'il ne rompt pas avec les Anciens, il ajoute des passages sur l'apport gréco-latin à l'Afrique. Les récits personnels et historiques sont sup-

16. Le Conseil des Dix a été créé en 1310 à Venise. En fait, ses membres étaient au nombre de dix-sept. Inquisiteurs de l'État, ils exerçaient un pouvoir de haute police et de justice sur les habitants, veillant à maintenir les gouvernements essentiellement aristocratiques qui étaient en place. Il ne disparaîtra qu'en 1797 (Grand dictionnaire encyclopédique Larousse).

primés, le texte est divisé en chapitres avec des titres pour rendre l'œuvre conforme à l'essai cosmographique.

En 1556, la traduction française de Jean Temporal à Lyon, rééditée quatre fois¹⁷, est à l'époque une régression parce que les choix épistémologiques du traducteur vont oblitérer le projet moderniste de Ramusio. La *Description* est déclassée scientifiquement par un changement du titre, qui devient « Historiale de la Description... », et par son déplacement après les textes anciens. Le titre résume la *Description* et précise qu'elle a été « écrite de nôtre temps... premierement en langue Arabesque, puis en Toscane, et a present mise en François ». La mythologie européenne sur l'Afrique est rétablie dans la splendeur de la réfutation, la péjoration et la dévaluation¹⁸. Temporal a d'autres projets pour la *Description* : il en fait une remarquable réussite littéraire. Éditeur et porté sur la poésie, il produit une traduction entre la parodie et le travestissement. L'épicurisme aidant, il transforme certains éléments anthropologiques en anecdotes grivoises, grossissant les détails négatifs, ironisant sur les mœurs du pays, diluant certaines données dans des commentaires de son propre cru, annonçant déjà les prémisses de l'orientalisme. Mais Zhiri (1991, p. 41) nous dit que la *Description* est gagnante, ne serait-ce que parce que « Temporal a exploité et accentué une tendance existante chez Léon de vouloir faire office d'écrivain ». Steiner (1991, p. 25) verrait sans doute dans cette adaptation une herméneutique créative. Indirectement, le paratexte est en lui-même une mise en valeur avec sept gravures

17. Voir Jean Léon l'Africain (1556a, 1830, 1898 et [C. Schefer, 1896]).

18. Voir J. Le Goff (1977), F. de Medeiros (1985) et O. Zhiri (1991) sur la représentation de l'Afrique dans l'imaginaire des Européens : un désert apocalyptique ou un enfer caniculaire. Les êtres qui la peuplent sont aussi monstrueux que les animaux préhistoriques qui s'y trouvent. Seule la végétation demeure un témoignage d'un paradis perdu; perdu, parce que les Africains ne le méritaient pas. Si les Anciens avaient refusé de l'explorer, c'est bien parce qu'il n'y avait rien à découvrir, mis à part le danger.

anonymes, des manchettes, des cartes avec la toponymie proposée par Léon.

La même année, cette traduction est rééditée par Charles Plantin à Anvers, en Belgique, et fait remarquable depuis, dans une publication séparée, avec le même long titre résumant la *Description*. Léon a droit à une modeste biographie et deux poèmes le décrivent comme un héros chevaleresque, l'idéal téméraire de la Renaissance. La même année encore, Florian (1556) recteur du collège d'Anvers, publie une traduction en latin, la plus mauvaise qui soit, avec des contresens effroyables et inexcusables, d'après Robert Brown, l'éditeur anglais de la *Description* (Leo Africanus, 1896, p. LIX) : c'est une traduction résumée et négligée. Elle ne mentionne pas dans le titre la version arabe de la *Description*. La nouveauté dans cette traduction est toutefois un double index exhaustif des noms propres et des toponymes. D'elle naîtront les versions anglaise (1600) et néerlandaise (1665). Elle sera rééditée à Zurich par A. Gesner en 1559 et à Leide, par Elzevir, en 1632. Pour cette dernière, le titre sera très court : *Africa descriptio IX lib. absoluta*.

En fait, les cinq traductions du 16^e siècle auront tenté de rapprocher Léon et la *Description* de leurs nouvelles nationalités, opérant une translation qui est une appropriation et qui, pour le moment, refuse toute interculturalité avec l'Afrique. Au 17^e siècle, la réaction à la *Description* sera fulgurante. Tout d'abord, en 1600, ce fut la traduction anglaise par John Pory de la *Description* (John Leo Africanus, 1600)¹⁹, puis les adaptations de la *Description*. Pory, érudit géographe, reprend les gloses péjoratives de Florian sur les Africains. Il adopte toutefois un paratexte des plus novateurs : en couverture, on trouve le nom arabe de Léon transcrit en anglais. Pour la première fois le titre classe la *Description* dans la catégorie de l'histoire de la géographie qui lui revient de droit, *A Geographical historie of Africa written in Arabicke and Italian [...]*. Le reste du titre présente Léon comme un Maure converti, etc., et

19. Les internautes pourront ainsi lire que cette version a été consultée par Shakespeare pour les besoins de son *Othello*.

présente en quelques lignes la *Description*. L'introduction comporte une excellente biographie de Léon tirée de l'œuvre où Léon apparaît comme le parfait « gentleman ». Le président de la Hakluyt Society – célèbre société de géographie britannique – n'est autre que Richard Hakluyt, le principal actionnaire du London Council of the Virginia Company (Cheyfitz, 1991, p. 6). Commanditaire de la traduction, il complimente Léon pour ses dons d'orateur et d'écrivain dans un avant-propos. Tant de sollicitude est justifiée par des considérations politiques : dans sa dédicace au secrétaire d'État Sir Robert Cecil, Pory mentionne la visite de l'envoyé spécial d'Elizabeth I au Maroc. Il décrit les côtes, les frontières, les forteresses espagnoles et portugaises établies en Barbarie, la course en Méditerranée, le problème des renégats et des captifs chrétiens, bref, ce que Léon a peut-être volontairement omis. Il s'agit de ce fait du renversement épistémologique le plus grave de l'histoire des traductions de la *Description* : toute l'Afrique est réduite à sa portion congrue, la Barbarie²⁰, c'est-à-dire l'Afrique du Nord, et particulièrement l'Algérie, car c'est là que s'exerçait, après Constantinople, le pouvoir tout puissant de l'empire ottoman. Le survol des adaptations de la *Description* au cours du 17^e siècle nous en donne un point de vue.

Au 17^e siècle, ces adaptations sont autant de grilles de lecture de la *Description*, portant dans leurs titres le mot « Afrique » mais ne citant plus Léon ou la *Description*. Le fonds culturel symbolique de l'œuvre est exploité et sert d'arsenal polémique. Parmi les écrivains, des prêtres et d'anciens captifs des bagnes d'Alger. Le patrimoine archéologique gréco-latin est revalorisé : l'Afrique est d'abord gréco-latine avant d'être arabe ou turque, épisodes historiques étranges, confus et obscurs dont la caractéristique est le désordre, l'anarchie et l'incapacité des habitants à vivre en paix. On parle

20. Voir plus loin les différentes acceptions de ce terme. Notons ici l'ensauvagement, par une appellation violente, de cette partie de l'Afrique, précisément parce qu'elle est devenue un territoire turc en dehors de toute légitimité, donc bon à récupérer. Dans l'esprit du XVII^e s., la Barbarie est pensée, traduite et présentée en termes de barbarie.

clairement du cryptochristianisme des Berbères : il n'y a plus de peuple africain mais des peuplades berbères, arabes et turques qui se haïssent (Lucas et Vatin, 1974, p. 43). Du côté du libertinage, la préciosité, les belles manières, l'amour pur et le féminisme naissant des Européens²¹ trouveront à être opposés à la lubricité effrénée des Africains et des Africaines. Le père Haëdo (1612), le père Dan (1637) et P. Davity (1643) exploiteront, en les magnifiant, les révélations sur les mœurs des Africains que Léon relate avec discrétion, tolérance et générosité – notamment à propos de l'homosexualité des Soufis de Fès et de l'infidélité des femmes, voire leur lubricité. Les projets interculturels de Léon sont de ce fait au creux de la vague, sauf en ce qui touche les configurations cosmographiques : on est passé définitivement de la géographie de cabinet à l'exploration sur le terrain. Léon est au zénith de sa gloire. À l'orée du 18^e siècle, l'Afrique, même au prix de la péjoration, est sortie de l'anonymat. Une ébauche interculturelle s'annonce timidement.

Cette ébauche n'a pu avoir lieu que par le renversement générique de la *Description* : le siècle des Lumières ne s'intéressera qu'aux aspects orientalistes de celle-ci. Pas de traductions, à notre connaissance, mais les hypertextes au sens de Genette (1982, p. 11), ajoutés à des rapports consulaires, à la correspondance diplomatique, aux lettres et récits de voyage, qui ont vite fait d'opérer la jonction entre l'Orient et l'Afrique du Nord, comme le dit Barthes (1972, p. 180), parce que l'image culturelle se fixe toujours là où est la puissance politique. Le dénominateur commun, c'est l'islam. Léon a certes décrit l'islam populaire, mais il laisse beaucoup entendre de l'islam philosophique, intellectuel et social, incluant les Belles Lettres arabes et les sciences profanes. On ne retrouve qu'un islam des croyances populaires, mystique, fétichiste et de mauvaise foi. Il est synonyme d'ignorance, de superstition et de fatalisme allant de soi avec les mœurs débridées des habitants de la Barbarie. Il constitue donc une barrière à tout rapprochement (Djaït, 1978, p.

21. N'oublions pas que nous sommes également en pleins classicisme et rationalisme européens.

23). Au cœur du relativisme culturel (Thomson, 1987, p. 36)²², dans un siècle ouvert à la Connaissance, la philosophie sensualiste des Lumières – avec *Alf layla wa-layla*, traduit *les Mille et une Nuits, contes arabes*, par Antoine Galland (1704), *les Mille et un Jours* (Pétis de la Croix, 1707) et les œuvres de M^{mes} de Gomez et de Villedrin, qui ont mis de beaux capitaines européens dans les bras de voluptueuses sultanes (*Revue africaine*, 1906, p. 86) – va contribuer à dévoyer les thèmes relatifs aux mœurs pour répondre aux attentes du lecteur européen. Dans la littérature, comme dans la vie sociale réelle, l'influence orientale et barbaresque devient un phénomène mondain. Ce qui était perçu aux 16^e et 17^e siècles comme des pratiques barbares, et situé dans une esthétique du mal, est devenu au 18^e siècle une convention bien codifiée de l'amour européen bourgeois à laquelle se sont ajoutées les conventions de la femme occidentale²³. Même si chez soi on vit à l'orientale, portant des costumes exotiques et faisant des rêves de haschich – auquel Léon réserve d'ailleurs un passage truculent (Léon l'Africain, 1956, t. 2, p. 385), le regard sur l'Orient, incluant l'Afrique du Nord, reste exogène et le déguisement un jeu carnalesque. Le sentiment arabophile ou turc ou africain reste un masque littéraire et parfois social, non une réalité. Le 19^e siècle verra un vif regain d'intérêt traductionnel et éditorial pour la *Description*. Et pour cause: c'est le siècle de la colonisation de l'Afrique, Napoléon s'illustrant, déjà, en Égypte en 1799.

-
22. Les philosophes du 18^e siècle, qui étaient aussi des politologues et d'éminents hommes de lettres, ont également été influencés par ce qu'il était convenu d'appeler « l'Orient », Afrique du Nord comprise. Certains épisodes des *Lettres persanes* de Montesquieu et du *Candide* de Voltaire ne sont pas étrangers aux anecdotes de Léon.
23. Du côté de la philosophie sensualiste, nous pensons particulièrement à la comparaison entre le dévoilement fait par Léon sur les mœurs des Maghrébines et des Africaines et ce qui illustre, par exemple, *la Vie de Marianne* (Marivaux, 1731), *les Liaisons dangereuses* (Choderlos de Laclos, 1782) et la provocante *Justine* (Marquis de Sade, 1791). Voir aussi *les Essais sur les mœurs* de Voltaire.

Au 19^e siècle, la France et l'Angleterre, qui se livrent une guerre sans merci dans le bassin méditerranéen, font le jeu de la traduction et réédition de la *Description* en lui réservant un traitement antonymique. En 1830, l'année de la colonisation de l'Algérie, la traduction de Temporal (1556) est rééditée aux frais du Gouvernement français. En 1846, la réédition de la traduction anglaise de John Pory (John Leo Africanus, 1600) par le D^r Robert Brown (Leo Africanus, 1846, 1896) vient faire pendant à la réédition française, soulignant par là l'intérêt de l'Angleterre pour l'Afrique²⁴. Présentée en trois volumes de 1106 pages, dont 312 de paratexte, cette réédition anglaise, révisée et augmentée, est la plus académique qui soit. L'index est commenté, la biographie de Léon fouillée, son caractère souligné : c'est un agréable compagnon de voyage, un musicien, un poète, un troubadour à l'esprit charmant où domine la franchise et l'humour. Il n'est pas marié, n'a pas de harem, bien que galant, puisqu'il est contre la bigoterie et plein de sollicitude pour les femmes. Il dénonce la superstition, la tyrannie, la cupidité des hommes politiques, la corruption et l'ignorance du peuple. Toutes les œuvres perdues de Léon sont citées. Brown n'exprime aucun doute sur l'existence du manuscrit en arabe et formule le vœu qu'il puisse être retrouvé. Enfin, pour la première fois, les sources arabes

24. Cet intérêt était naturellement nourri par les retombées politiques et psychologiques, trente ans plus tard, de la bataille livrée par l'amiral Lord Exmouth contre les Turcs d'Alger en 1816. Raconté dans *Gunfire in Barbary* par Perkins et Douglas-Morris (1982), ce raid maritime était censé mettre fin à la course en Méditerranée et à la captivité des chrétiens dans les geôles d'Alger. Trois années avant cet événement, Lord Byron (1813) avait publié *le Corsaire*. Victor Hugo ne publiera *les Orientales* qu'en 1829. Puis viendront en force les œuvres du père Charles de Foucault sur l'Afrique, les innombrables travaux de fouille et de recherche archéologiques, ainsi que la production abondante des orientalistes universitaires, fonctionnaires, militaires et écrivains. La traduction de l'arabe vers le français a connu ses heures de gloire à Alger, devenu, par la force des choses, la plaque tournante de l'orientalisme français et même international.

voisinent avec les sources anglaises, espagnoles et portugaises²⁵. Pourtant, en rectifiant les jugements orientés selon lesquels Léon était grenadin, donc européen, ou un voyageur toscan né en Afrique et élevé en chrétien à Grenade (sic), Brown ne peut s'empêcher d'ajouter que, toutefois, c'est en Italie que Léon a parfait son éducation.

Cinquante ans plus tard, en 1896, en France et en Angleterre, avec une récursive française en 1898, ce même chassé-croisé éditorial et traductionnel recommence à la lueur de graves dissensions politiques opposant la France et l'Angleterre à propos du Maroc, l'une voulant en faire le prolongement naturel de l'Algérie et l'autre une deuxième Égypte. Pour la France, la réédition de la *Description* s'inscrit dans des conjonctures internationales absolument inouïes. Elle vient d'une part conforter un cycle de publications de revues et d'ouvrages dont les titres étaient « Africa », « Notre Afrique », « l'Afrique romaine » ou encore « l'Algérie romaine » (Yahiaoui, 1985, pp. 18-19), et d'autre part consacrer, cette année-là, l'expansion française dans le Sud-Oranais, débordant sur les territoires marocains, et s'étendant plus loin encore vers le Grand Désert, porte ouverte sur la conquête de l'Afrique Occidentale²⁶, soulevant

25. Notamment les savants, historiens, géographes et voyageurs arabes comme Ibn Khaldoun, el-Bekri, Abou el-Feda, el-Azzi, Idrissi et Masmoudi, qui font bon ménage avec les Anglais Lyon, Barth, Playfair, Sir Lambert et Shaw. Ces trois sources restent cependant à exploiter plus complètement, surtout dans les encyclopédies. Au cours de nos recherches dans les encyclopédies et les dictionnaires universels de noms propres, nous avons été surprise par l'entrée expéditive et, à tous points de vue, erronée dont Léon fait l'objet dans le *Robert II* : « Al Hassan Al Fassi, né vers 1483, mort à Tunis en 1554 [...]. Enseigne l'arabe à Rome [...]. A écrit en latin une *Description de l'Afrique* en 1550 ». Nous n'avons pas trouvé de référence à Léon dans l'*Encyclopédie Universalis*.

26. Voir Benoist-Méchin (1978, p. 122). Le jeu translatif et éditorial lié à la totale occupation de l'Afrique semble avoir cessé dès le moment où une entente s'était établie en 1911 pour un partage qui octroyait à

par là le courroux de la puissante Allemagne. De plus, la *Description* semble avoir maintenant trouvé le terreau qui justifie sa récupération et sa naturalisation de la manière la plus légitime du monde : en 1896, pour la première fois depuis la colonisation de l'Algérie, les résultats d'un recensement montrent que le nombre des Européens nés en Algérie est supérieur à celui de la population européenne immigrée²⁷. En outre, cette réédition s'inscrit dans la foulée de l'affaire Dreyfus, qui se répercutait dangereusement en Algérie et matérialisait déjà, par des émeutes non seulement contre « le péril juif » mais aussi contre « le péril démographique indigène », les revendications séparatistes des Français d'Algérie vis-à-vis de la métropole. Fossoyeur de Léon et de la *Description*, le 20^e siècle renouera avec les choix épistémologiques des 16^e et 17^e siècles.

En effet, soixante-dix ans plus tard, en 1956, paraît la traduction d'Alexis Épaulard – médecin et général de l'armée française – en deux volumes de 620 pages et de pas moins de 2831 notes infrapaginales. L'année marque un tournant historique et économique à la lueur duquel cette publication prenait toute son ampleur. En fait, elle servait d'exutoire devant l'effondrement de l'empire colonial français : la perte de l'Indochine, et l'indépendance des colonies – le Canal de Suez était nationalisé par le colonel

l'Angleterre Gibraltar et l'Égypte, à la France le Maroc, à l'Espagne le Rif et à l'Allemagne un morceau du Congo. Les démons des rapports de force et de pouvoir calmés, les configurations formelles de la littérature anglaise permettront à W.B. Yeats dans *Per amica silentia lunae* (1918) et dans *A vision* (1926), ainsi que dans certains de ses poèmes, de « rencontrer » Léon au cours d'une séance d'occultisme dirigée par un médium américain en juillet 1915. Depuis, Léon n'a pas cessé de peupler les rêveries de Yeats.

27. Au total, 578 Européens face à 3 millions d'« indigènes » (Charles-Robert Ageron, p. 55). L'intérêt pour notre étude, c'est que la naissance d'un peuple « nouveau » en Afrique du Nord est une donnée politique supplémentaire qui va influencer sur l'évolution des traductions de la *Description*. Le pôle herméneutique de la traduction d'Épaulard en est un exemple frappant.

Nacer, le Maroc et la Tunisie se sont libérés du Protectorat et la guerre d'Algérie avait deux ans déjà. Comme en 1896, la publication de la *Description* en pleine guerre, impopulaire en France, semble aussi annoncer pour les Européens d'Algérie le « front du refus » d'abandonner celle-ci. La *Description*, quadrillée par un puissant appareil doxologique, qui l'assiège, prélude donc aux Barri-cades d'Alger, puis au Putsch des généraux entre 1960 et 1962. D'autre part, avec les découvertes pétrolifères et de gaz naturel et le début de leur exploitation à l'échelle macro-économique (Ageron, 1969, p. 111), plus que jamais, une traduction qui exaltait la latinité de l'Afrique était bien venue.

Il est important de rappeler ici que la publication de cette traduction en 1956 est des plus caduques. Elle devait paraître en 1949, n'eût été la mort inattendue du traducteur et la disparition – encore une fois – du manuscrit « par suite de circonstances fâcheuses », selon les trois annotateurs et collaborateurs d'Épaulard (Léon l'Africain, 1956, p. xii), hauts fonctionnaires de l'administration française²⁸. Ces derniers ne précisent pas plus comment le manuscrit fut retrouvé « grâce à la diligence de M^{me} Épaulard [et] remis entre les mains de M. le professeur H. Terrace, directeur de l'Institut des Hautes études marocaines » (*ibid.*). La traduction sera effectivement publiée par la Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve à Paris sous les auspices de l'Institut ci-dessus nommé, portant le numéro LXI. L'un des annotateurs, M. Henri Lhote, sera « particulièrement chargé de l'édition ». Tous les trois précisent que « [c]ertaines notes furent reprises ou ajoutées, particulièrement pour la partie saharienne et soudanaise ». Or on sait que le Sahara était déjà dans les années quarante objet de vastes

28. Voir la préface d'Épaulard, à la page x : il s'agit de M. Théodore Monod, professeur au Muséum, directeur de l'Institut français d'Afrique Noire à Dakar, son proche collaborateur M. Raymond Mauny et M. Henri Lhote, attaché au Musée de l'Homme, sans l'active participation desquels « cet ouvrage n'aurait même pas pu paraître ». Pour le commun des mortels, ces trois personnages clés derrière l'ouvrage étaient plus familièrement connus sous le nom des « Trois mousquetaires du désert » (Verlet, 1962, p. 61).

enjeux géostratégiques couvrant les pulsions de la haute finance, de la politique et de l'économie. La mise en valeur de la prospection des métaux rares, en dehors de celle des champs pétrolifères et gaziers, intéressait particulièrement le Commissariat français de l'énergie atomique (Verlet, 1962, p. 63).

Il nous semble pourtant, à ce stade de nos recherches sur les influences extérieures qui ont agi sur la retraduction de la *Description*, que 1949 n'était pas une date viable pour une telle publication. Quel intérêt aurait en effet suscité un tel ouvrage après le désastre qui a frappé l'Europe? Le pouvoir est définitivement entre les mains d'une Amérique protestante anglo-saxonne, le plan Marshall est à l'œuvre, régulant la crise économique mais rendant béante la crise de l'identité culturelle européenne. Les rapports internationaux, eux, sont entachés d'une grande méfiance et les susceptibilités sont grandes : A-t-on préféré attendre une période moins trouble pour procéder à la publication d'un ouvrage qui révélait les nouveaux atouts économiques de la France? Certaines notes ont-elles été supprimées? Quelles sont celles qui ont été ajoutées?

Fait remarquable, le traducteur de la *Description* (Léon l'Africain, 1956, pp. vi-vii) reconnaît pourtant que ces mêmes « événements mondiaux [...] étaient venus se mettre en travers » de la publication du manuscrit de la *Description* que la Bibliothèque nationale de Rome avait acquis par hasard lors d'une vente en 1931. Il « diffère beaucoup dans sa forme du texte imprimé par Ramusio » en 1550, mais il serait néanmoins « une bonne copie de l'original dont s'est servi Ramusio ». Or la nouvelle *Encyclopédie de l'Islam* (1986, p. 728) le présente comme étant l'original en italien de la *Description*, probablement selon une confirmation apportée par Angela Codazzi. Pourquoi Épaulard s'est-il empressé de traduire en français à partir de la traduction italienne de Ramusio, dont il ne précise pas l'édition (1550, 1554, 1563, 1588, 1606, 1613) sous prétexte qu'il a « constaté qu'[elle] est d'un italien très facile, s'adaptant à une transposition presque littérale en français » et qu'il n'y avait par conséquent « aucun intérêt majeur à utiliser le texte du manuscrit » ? Il s'agit bien entendu du manuscrit récemment trouvé et dont la publication a été confiée par le Ministère de l'Instruction

publique italien à M^{me} Angela Codazzi, professeur d'histoire de la géographie. Cette dernière est littéralement encensée : « personne la plus qualifiée d'Italie », elle a, deux ans après cette trouvaille inespérée, « consacré à Jean Léon un excellent article dans l'*Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti*, Roma, [Rizzoli], 1933, T. XX, p. 899 ». Puis le traducteur avoue avoir tout de même « confronté » avec M^{me} Codazzi, à la Bibliothèque de Rome, le nouveau texte avec celui de Ramusio afin de déterminer les erreurs commises par ce dernier et par le copiste. Ainsi Épaulard a pu apporter au texte de Ramusio les « corrections qui [lui] ont paru essentielles ».

Il reste bien entendu qu'en dehors de cette collaboration confraternelle, qui demeure un compromis assez délicat, chacun utilisera son texte de prédilection et traduira à sa manière. Le travail de M^{me} Codazzi « ne fera pas double emploi avec le nôtre, écrit le traducteur, mais au contraire le complétera utilement, l'un apportant la documentation italienne, l'autre la documentation française ». Il ne semble pas que la traduction de M^{me} Codazzi ait jamais vu le jour, n'étant pas citée par Zhiri (1991), l'auteur qui a consacré le travail le plus récent et le plus complet sur Léon et la *Description* à la Renaissance. Il nous a paru curieux que le traducteur ne lie l'absence de suite donnée au travail provenant d'Italie qu'au fait suivant : « C'est en raison de ce fait que nous ne nous étendrons pas sur la biographie de Jean Léon, dont nous ne savons d'ailleurs guère plus que ce qu'a écrit Massignon²⁹ dans son ouvrage ». Cette discrimination élimine, *a priori*, ne serait-ce que les qualités morales et intellectuelles de Léon que la traduction anglaise de Pory (1600)

29. Zhiri (1991, pp. 39-40) considère le *Maroc dans les premières années du 16^e siècle, tableau géographique d'après Léon l'Africain* (Alger, Jourdan, 1906) comme « le texte fondateur sur Léon l'Africain ». Mais il est difficile de comprendre pourquoi Charles Pellat (*Nouvelle encyclopédie de l'Islam*, 1986, t. V, pp. 728-729), orientaliste très célèbre, déclare que la publication du manuscrit original de la *Description* retrouvé à Rome en 1931 – et qui devait être édité par Angela Codazzi – ne « paraît guère utile maintenant qu'Épaulard a pu [l]e comparer avec l'édition de Ramusio ».

et la réédition de Brown (1846, 1896) avaient mises en évidence et qu'Épaulard aurait pu citer dans sa préface.

Le paratexte renvoie à la mythologie européenne de l'Afrique qui date de l'Antiquité : sur la couverture du tome 1 figure une vignette avec un éléphant d'Afrique (d'après Ambroise Paré) et, sur le tome 2, un singe d'Afrique d'après Dapper (1686). Puis 11 cartes hors-texte dont une d'après Jean Léon l'Africain, carte dressée par Matia Hassio en 1737. Enfin, un portulan reproduit en quatre couleurs, qui figurera en noir et blanc dans l'édition de 1980. Quatre planches montrent une civette, une girafe, des crocodiles et un chameau, d'après les peintres Dapper, Ambroise Paré et Prosper Alpin. Le frontispice de la maison d'édition, la Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, est illustré par le continent américain avec en gros plan un Amérindien. Le vieux continent regroupe tout à la fois l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Un Asiatique y figure. Un Arabe déterritorialisé – de toute évidence un Maghrébin, vu le burnous et le turban – joue de la flûte entre les deux mondes. Les trois sujets sont dans la splendeur de leurs costumes exotiques.

La biographie réservée à Léon sur deux pages est réductrice, péjorative et humiliante: tout d'abord quelques hésitations sur « le nom de famille » de Léon. Hassan est effectivement le prénom de Léon. Ben Mohammed, fils de Mohammed, précise donc le prénom du père de Léon. El-Wazzân, par contre, n'est pas un « surnom de famille » mais ce qui tient lieu de nom de famille d'après la profession. Il veut dire « le peseur » et indique, comme le souligne le traducteur (Léon l'Africain, 1956, p. vii), que « quelque ascendant [a été] fonctionnaire du poids public ». Ez-Zayyâti n'est pas « un qualificatif ethnique, indiquant vraisemblablement la tribu d'origine », car il appartient au champ sémantique de *zeit*, qui signifie « huile ». El-Wazzân ez-Zayyâti signifie donc « le peseur d'huile ». Léon voyageait trop pauvrement pour être diplomate. S'il cite souvent ses propres ouvrages, c'est dans le but de faire croire qu'il les a réellement écrits, la preuve étant qu'ils sont

introuvables³⁰. Léon est sujet aux lapsus, trop fréquents, et ses erreurs sont grossières, comme celle par exemple qui fait commencer un désert là où en finit un autre. Ses renseignements sont de seconde main. Le plus loin qu'il ait pu aller, c'est à Gafsa ou à Gabès en Tunisie. Enfin, cette citation (Léon l'Africain, 1956, p. x) achève de disqualifier Léon sur des bases ethnologiques : « Il n'a eu de véritable aversion que contre les « Arabes » [sic], auxquels il attribuait [...] la ruine de la Barbarie [...]. Léon, même s'il était, ce qui est bien possible, de très lointaine descendance arabe, se fût certainement froissé d'être désigné sous ce nom et assimilé ainsi à ces gens, à moitié gendarmes, à moitié brigands qui infestaient les campagnes du Nord de l'Afrique ».

Dans les notes, la configuration idéologique est de minimiser l'apport civilisationnel arabe à l'Afrique: compliquer et rendre trouble l'histoire des Arabes; exacerber les différences anthropologiques entre Arabes et Berbères; contrer Léon dans les descriptions élogieuses des beaux paysages africains et de la beauté des femmes, brisant toute velléité du culte du Beau chez les Arabes. Enfin, philologie, toponymes et onomastique seront passés au crible. Ainsi, *Sebta*, c'est *Cevitas* ou le grec *Septon*. *Chaus*, *haouch* en arabe marocain ou *cour intérieure* en arabe algérien, c'est le latin *cazt*. Le terme *berbère*, *bar bar*, désert redupliqué en arabe, ou *bercer*, *murmurer*, *bafouiller* en berbère, c'est le *barabarus* grec ou *barbarus* latin. *Afrique*, de l'arabe *faraka*, qui sépare (séparée de l'Europe par la Méditerranée) et qui serait tiré du nom d'Ifricos, un roi de l'Arabie Heureuse (le Yémen actuel), n'est que le latin *afer*, pluriel *afri*. Les *Louata*, une peuplade, ne sont que les *Loubim* de la Bible, *Lebbou* et *Lebatai* des Grecs, *Louata* des Romains et *Levales* de Carippus. La langue africaine, un sabir de berbère et d'arabe, est un mélange de mots sémites et hébraïques d'origine phénicienne ou punique pris pour de l'arabe. Notons au passage que le grand parti que Léon et la *Description* ont tiré de cette traduction, c'est le rétablissement de certains passages tronqués au cours des siècles passés, l'ajustement des dates de l'hégire à celles du calendrier actuel, en

30. Voir note 13.

plus des notes de bas de page qui, francisant les mots arabes usuels que Léon a dû italianiser pour les rendre compréhensibles, ont permis à certains d'entre eux de figurer aujourd'hui dans les dictionnaires français : *zaouïa* pour *sanctuaire* ou *temple*, *souk* pour *marché*, *Soufi* pour *ermite*, *hammam* ou *bain maure* pour *étoves*, *bled* pour *ville* ou *pays*, *mosquée* – emprunté à l'arabe *mesdjed* – et son synonyme *Djâmi*, etc.³¹

La remise en question de la *Description* par le traducteur était entretenue par les concepts qui circulaient au travers des mythes proposés par la littérature du mouvement des « Algérianistes³² », puis celui de l'École d'Alger, dont les têtes de file étaient respectivement Louis Bertrand et Albert Camus, l'un voulant créer une patrie pour les Européens d'Algérie qui se réclamerait de Rome, et l'autre une patrie plus méditerranéenne qui serait l'héritière de la Grèce antique. Dans les deux cas on parle d'assimilation à plusieurs vitesses des cultures autochtones pour renouer, somme toute, avec une tradition que les conquêtes arabes avaient inutilement perturbée.

Vingt-cinq ans plus tard, en 1980, la réédition de cette traduction par la même maison d'édition, avec le même paratexte byzantin, encombrant et même paralysant aujourd'hui, est un outrage universel à l'intégrité d'un auteur, d'une œuvre, d'un peuple et d'un

31. Voir H. Daoud-Brikci (1996) sur la question relative à la description des paysages africains par Léon et le traitement que leur a réservé le traducteur, ainsi que la philologie, les toponymes et l'onomastique.

32. Cette dénomination curieuse, car les Algériens eux-mêmes étaient appelés « indigènes », renvoie à un mouvement littéraire composé uniquement d'Européens d'Algérie (1895-1935). Il comportait deux tendances : l'une militait pour diffuser le mythe d'une patrie africaine pratiquement indépendante de la France; l'autre, assimilationniste, mais pas trop, voulait tout en favorisant une certaine autonomie renforcer la gloire de la grandeur coloniale de la France. Les militants de « l'École d'Alger » (1935-1939) essayaient de promouvoir une littérature de la mer et du soleil qui ne tiendrait pas compte de la pureté des races riveraines de la Méditerranée.

continent. Elle prouve certes avec éclat qu'aucune œuvre n'est venue remplacer la *Description* (Zhiri, 1991, p. 223), qu'elle a toujours de l'intérêt, telle qu'elle est, pour les historiens et les archivistes et que sa force didactique et pragmatique est toujours de circonstance. Mais il demeure néanmoins dans le refus du traducteur de s'identifier à l'auteur qu'il avait pour mission de traduire et dans celui de l'éditeur de présenter sur l'Afrique un discours postcolonial actualisé, une puissante force d'attraction vers ce que Léon et l'œuvre leur apportent, selon une thèse défendue par F. Will (1988, p. ix) : « des fragments perdus de leur propre héritage culturel ».

Conclusion

Cette réédition, plus que jamais, aurait dû rendre à la *Description* sa présence réelle telle que la définit Steiner (1991), non pour elle-même, car jamais œuvre n'a été aussi présente et absente à la fois, mais pour une réelle présence en Occident, pour que le lecteur ait une compréhension de la vision du monde de Léon qui soit replacée dans son époque, qui soit sans intermédiaire, sereine et pleine de sens, celui qui dépasse la barrière de l'intellect intéressé, discursif et raisonnant. Par ailleurs, sans doute paraîtra-t-il utopique de contrôler le pouvoir traductionnel et éditorial exercé par les discours hégémoniques eurocentristes sur les cultures du tiers-monde, déchues par les politiques impérialistes de la colonisation. Il reste cependant à espérer que les théoriciens tentent dans leur vision du renouveau traductionnel à travers la perspective socio-historique de définir les limites de l'acceptable dans l'herméneutique des cultures du tiers-monde, surtout lorsqu'il s'agit de fonds culturels communs. Car, en fait, il s'agit avant tout de libérer la *Description* de l'emprise de l'esprit de la Renaissance. Quelles que fussent les idées de celle-ci, grandes et exquises, la Renaissance ne demeure pas moins le premier souffle du capitalisme européen et de ses stratégies impérialistes. Décoloniser la *Description*³³ reste donc une priorité. Une

33. Mais même avec la camisole de force que leur a fait endosser en premier lieu la Renaissance, Léon et la *Description* ont montré une belle résistance : ils se lisent encore aujourd'hui avec une rare émotion.

traduction de la *Description* est à faire sans paratexte qui atteste du déchirement des cultures, des nations et des religions, et qui procède de la forme la moins universelle du concept de Babel « porte de Dieu » (Brun, 1985, p. 74)³⁴ ou Babel « nécessité et sauvetage du genre humain » (Lilova, 1990, p. 242)³⁵. Une traduction critique en arabe reste également à faire, qui tienne compte des réalités actuelles de l'Afrique, et surtout d'une véritable médiation historique porteuse de valeurs nouvelles et authentiques. Il n'y a pas de raison pour qu'une œuvre comme la *Description* ait toujours à choisir entre la transgression ou la castration, la continuité ou la rupture³⁶.

Léon ne cesse pas de faire parler de lui : Amin Maalouf lui a consacré un roman (*Léon l'Africain*, Paris, Lattès, 1986, 476 p.). À la Conférence Marc Bloch du 13 juin 1995, Nathalie Zémon-Davis l'insère dans un texte généreux intitulé « Métissage culturel et médiation historique ».

34. Jean Brun (1985, p. 74) explique que c'est en hébreu que « le mot Babel signifie *confusion*, mais pour les Babyloniens il voulait dire *porte de Dieu*. » Il précise aussi que la conquête de la verticalité dans la construction de la Tour de Babel est un moyen d'accéder à la Transcendance. Elle est par conséquent une « entreprise de dévoilement cherchant à se substituer à la Révélation » comprise comme le dépassement de soi dans toute œuvre accomplie par l'homme, dans un effort de prendre appui sur lui-même afin de s'identifier à ce qui n'est pas lui (voir aussi p. 79). Cette citation de Brun dans notre texte vise cela, non pas une signification religieuse et encore moins mystique ou ésotérique.
35. Selon un manuscrit syrien du X^e siècle. Par conséquent, Babel n'est pas une punition de Dieu (cité par Anna Lilova, 1990). Lilova ajoute par ailleurs que la traduction doit établir des rapports mutuels moraux entre le monde oriental et le monde occidental (1990, pp. 240-244).
36. Si la *Description de l'Afrique* et Léon ont en certains points troublé notre jugement, c'est qu'ils bénéficient de privilèges éclatants, comme l'aurait dit un écrivain, probablement Georges Duhamel, de l'Académie française, à propos des poètes ou peut-être même de Cervantès et de son *Quichotte*. Il reste maintenant à la *Description*, lumière et canon

Références

AFRICANO, Giovan Lioni (1550). « Della descriptione dell'Africa et delle cose notabili che ivi sono », trad. de l'italien par Ramusio, in Ramusio, G-B., *Primo volume delle navigationi et viaggi [...]*, Venise, Giunti, 1554, 1563, 1588, 1606, 1613. Turin, Einaudi, 1978.

AFRICAIN (l'), Jean Léon (1556). « Historiale description de l'Afrique tierce partie du monde [...] Escrite de nôtre temps [...] premierement en langue Arabesque puis en Toscane, et a present mise en François », trad. de l'italien par J. Temporal, in Temporal, Jean, *Historiale description de l'Afrique [...]*, Lyon, 1556, t. I. Anvers, Plantin, 1556. Anvers, Bartholomé Berton, 1564.

AFRICANUS, Ioannes Leo, (1556). *De totius Africae descriptione libri IX. [...]*, trad. du français par Jean Florian. Anvers, Jean Latium. Zurich, A. Gesner, 1559.

AFRICANUS John Leo (1600). *A Geographical Historie of Africa, Written in Arabicke and Italian [...]*, trad. du latin par John Pory. Londres, Georg Bishop.

AFRICANI, Ioannis Leonis (1632). *AFRICÆ descriptio IX lib. absoluta*. Leyde, Elzevir.

AFRICANUS, Leo (1664). « Libellus de viris quibusdam illustribus apud arabes », in Hottinger, J. H. (1664).

AFRICAIN (l'), Jean Léon (1830). *De l'Afrique, contenant la description de ce pays [...]*, trad. de l'italien par Jean Temporal. Paris, imprimé aux frais du gouvernement français.

de l'Afrique, œuvre prodigieuse et paradoxale, comme la vie même de son auteur, à être regardée de près, c'est-à-dire dans le texte.

AFRICANUS, Leo (1896). *The History and Description of Africa and of the Notable Things Therein Contained*, trad. du latin par J. Pory, Ed. Robert Brown. Londres, Hakluyt Society, 1846.

AFRICAIN (l'), Jean Léon (1898). « Description de l'Afrique », trad. de l'italien par J. Temporal, in C. Schefer, *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie*, t. XIII, XIV et XV. Paris, Leroux, 1896.

AFRICAIN (l'), Jean Léon (1956). *Description de l'Afrique*, trad. de l'italien par Alexis Épaulard. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1980.

AGERON, Charles-Robert (1969, 1974). *Histoire de l'Algérie contemporaine*. Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », n° 400.

ANONYME, *Alf laylah wa-laylah/Les Mille et une Nuits, contes arabes* (1928), trad. Antoine Galland, nouvelle édition révisée avec soin sur les meilleurs textes. Paris, Garnier, 1704.

ARNAUD, Jacqueline, J. Déjeux et A. Roth (1969). *Anthologie des écrivains français du Maghreb*, Albert Memmi, dir. Paris, Présence Africaine.

ATKINSON, G. (1927). *Les Nouveaux horizons de la Renaissance*. Paris, Droz.

BASSNETT, Susan, dir. (1989). « Beyond Translation », *New Comparison*, 8 (automne).

BASSNETT, Susan et André Lefevere, dir. (1990). *Translation, History and Culture*. Londres, Pinter.

BELAMRI, Rabah (1980). *L'œuvre de Louis Bertrand, Miroir de l'idéologie colonialiste*. Alger, SNED.

BENOIST-MÉCHIN, J. G. P. M. (1978). *Lyauté l'Africain ou le rêve immolé*. Paris, Perrin.

BERBRUGGER, A. (1858). « Jean Léon l'Africain », *Revue Africaine*, n° 11 (juin), Alger, Bastide et Paris, Challamel & Duprat.

BLOOM, Harold, *et al.* (1979). *Deconstruction and Criticism*. N.Y. The Seabury Press.

BOURDIEU, Pierre (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard.

BRAHIMI, Denise (1978). *Opinions et regards des Européens sur le Maghreb au 17^e et 18^e siècles*. Alger, SNED.

BRUN, Jean (1985). *L'homme et le langage*. Paris, PUF.

CHEYFITZ, Eric (1991). *The Poetics of Imperialism : Translation and Colonisation from The Tempest to Tarzan*. New York, Oxford, Oxford University Press.

CHOMSKY, Noam et Michel Foucault (1974). « Human Nature : Justice and Power », in F. Elders, dir., *Reflexive Water*. Londres, Souvenir Press.

CODAZZI, Angela (1933). « Leone Africano », *Enciclopedia italiana di scienze lettere ed arti*. Milan, Rizzoli, t. 33.

DAN, Pierre (1637). *Histoire de la Barbarie et de ses corsaires*. Paris, Rocolet.

DAOUD-BRIKCI, Houria (1995). « Écrivains-traducteurs : du sentiment de culpabilité à la gratitude », *Babel* (revue de la FIT), Amsterdam, John Benjamins et Unesco, vol. 41, n° 1, pp. 1-11.

_____ (1996). « Glottophagie coloniale, génie militaire et traduction : le cas de la *Description* de l'Afrique de Hassan ben Mohammed el-Wazzân ez-Zayyâti dit Léon l'Africain », Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), colloque sur la *Traduction dans le champ des sciences sociales*, session « Traduire la culture », Université McGill, 16-17 mai. Non publié.

DAVITY, Pierre (1643). *Description générale de l'Afrique, seconde partie du Monde, avec tous ses empires, royaumes estats et républiques*. Paris, Sonnius et Béchet (1637).

Débat (le) (1982). « Regard colonial, regard ethnologique », n° 18 (janvier), pp. 93-111.

DJAÏT, H. (1978). *L'Europe et l'Islam*, Paris, Seuil.

ENCYCLOPÉDIE DE L'ISLAM (1936). « Jean Léon l'Africain », Leiden, Brill et Paris, Klincksieck.

ENCYCLOPÉDIE DE L'ISLAM (1986). « Jean Léon l'Africain », Leiden, Brill et Paris, Maisonneuve-Larose.

ENCYCLOPÉDIE GÉNÉRALE DE L'ISLAM (1984). Lausanne, SIED. Adaptation française de *The Cambridge History of Islam*. Londres, Cambridge University Press, 1970.

GENETTE, Gérard (1982). *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris, Seuil.

GRENAUD, P. (1956). *Notre Algérie littéraire*. Oran, Fouque.

HAEDO, Diego de (1612). *Topografía o descripción de Argel y sus habitantes y costumbres*. Valladolid, A. Coello.

HOTTINGER, J. H. (1664). *Bibliothecarius quadripartitus*. Zurich, Melchior Stauffacher. Nouv. éd.: J. A. Fabricius, 1817.

JULIEN, Charles-André (1986). *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2^e édition revue et mise à jour par R. Le Tourneau. Paris, Payot.

LACHERAF, Mostefa (1965). *L'Algérie, nation et société*. Paris, Maspéro.

LACOSTE, Yves (1990). *Paysages politiques*. Paris, Le Livre de poche.

LAMBERT, J. (1986). « Les relations littéraires internationales comme problème de réception », *Œuvres et critiques*, 11 (2), pp. 173-189.

LAROUI, Ahmed (1982). *L'Histoire du Maghreb : un essai de synthèse*. Paris, Maspéro.

LE GOFF, Jacques (1977). « Civilisation de l'Occident médiéval et l'Océan indien », *Pour un autre Moyen-Age*. Paris, Gallimard.

LEMAITRE, Henri (1972). *La Littérature française*, Bibliothèque des connaissances essentielles. Paris, Bordas (1970).

LILOVA, Anna (1990). « Actes de la FIT », Allocution sur « la Traduction professionnelle arabe et les nouvelles technologies », Tanger, 1-3 juin 1989, *Nouvelles de la FIT*, n° 3.

LUCAS, Philippe et Jean-Claude Vatin (1975). *L'Algérie des anthropologues*. Paris, Lattès.

MASSIGNON, Louis (1906). *Le Maroc dans les premières années du 16^e siècle. Tableau géographique d'après Léon l'Africain*. Alger, Jourdan.

MAUNY, Raymond (1954). « Notes sur les 'grands voyages' de Léon l'Africain », *Hespéris*, Rabat.

MEDEIROS, François de (1985). *L'Occident et l'Afrique, 13^e et 14^e siècles*. Paris, Karthala.

PERKINS, Roger et K. J. Morris (1982). *Gunfire in Barbary*. Londres, Havant.

PÉTIS DE LA CROIX, F. (1766). *Les Mille et un Jours*. Paris, Compagnie des Librairies (1707).

STEINER, George (1991). *Réelles présences : Les arts du sens*. Paris, Gallimard.

TAILLIARD, Charles (1925). *L'Algérie dans la littérature française, essai de bibliographie méthodique et raisonnée*. Paris, Champion.

THOMSON, Ann (1987). *Barbary and Enlightenment : European Attitudes Towards the Maghreb in the 18th Century*. Leiden, Brill.

TURBET-DELOF, Guy (1973). *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux 16^e et 17^e siècles*. Genève, Droz.

_____ (1976). *Bibliographie critique du Maghreb dans la littérature française (1532-1715)*. Alger, SNED.

WILL, F. (1988). *Thresholds and Testimonies*. Detroit, Wayne State University Press.

ZHIRI, Oumelbanine (1989). « Une œuvre et son lieu », *Nouvelle revue du XVI^e et XVII^e siècles*, n° 7, Genève-Paris, Droz.

_____ (1991). *L'Afrique au miroir de l'Europe : Fortunes de Léon l'Africain à la Renaissance*. Genève-Paris, Droz.

RÉSUMÉ: Présence et absence de la *Description de l'Afrique de Léon l'Africain* dans ses traductions – Le présent article, qui se situe dans une perspective historique, décrit l'itinéraire exceptionnel d'une œuvre canonique rédigée en arabe en pleine Renaissance et traduite depuis et jusqu'en 1956, avec une réédition en 1981, dans la plupart des langues européennes, dont le latin. Il aborde l'évolution de ces traductions d'un point de vue à la fois synchronique et diachronique et dévoile le phénomène du choc des cultures à travers la pénétration de la *Description* dans les sociétés européennes. Grâce à l'herméneutique paratextuelle, les configurations épistémologiques, les renversements génériques, la cryptographie militaire, diplomatique, universitaire et ecclésiastique et littéraire sont analysés comme autant de repères dans les manipulations de la *Description*. En réalité, ce sont autant de politi-

ques intermédiaires pour déjouer la rencontre, rêvée par l'auteur, de l'Orient avec l'Occident.

ABSTRACT: The Presence and Eclipse of Leo Africanus's *Description of Africa* Through its Translations – This article takes an historical perspective and attempts to describe the exceptional destiny of a canonic work written in Arabic in the first quarter of the Renaissance, and later translated into Latin and several other European languages, including French in 1956, a translation which was reedited in 1981. The evolution of these translations is studied both synchronically and diachronically, with particular emphasis on the effects of the *Description's* penetration into European societies. An interpretation of the paratextual materials demonstrates the epistemological configurations, the generic shifts and various forms of coding – military, academic, diplomatic, ecclesiastical and literary – the work has undergone and which have contributed to preventing the encounter the author desired between the Orient and the West.

Houria Daoud-Brikci : Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 3460 rue McTavish, Montréal (Québec) H3A 1X9 Canada.